

Un Héritage dans les Aires

ROMAN D'AVENTURES

Maintenant, dénué de toutes ressources, non seulement il ne pouvait songer à exécuter ce projet, mais encore il fallait renoncer à se rendre dans une localité habitée pour y attendre l'occasion de fuir l'Australie. Pour peu, en effet, que cette occasion tardât à se présenter, la police, mise en campagne par M. Dalmon, ne manquerait pas de le découvrir.

S'il voulait éviter le châtement mérité, il ne lui restait, en somme, d'autre moyen que d'aller vivre dans les bois, au milieu des indigènes, heureux encore si ceux-ci consentaient à l'accueillir.

C'était là une triste perspective, combien différente de l'existence de luxe et d'opulence qu'il avait un instant rêvée !

Toutes ces pensées tourbillonnaient dans la tête du misérable et augmentaient la fièvre déterminée chez lui par la violente commotion cérébrale qu'il avait éprouvée.

Par instants, il sentait comme un grand vide se creuser sous son crâne. Des visions étranges, terrifiantes, passaient devant ses yeux et une horrible angoisse l'envahissait.

Il avait peur.

Enfin le jour parut, et sa venue, en dissipant les fantômes qui l'obsédaient, apporta un certain soulagement à ses souffrances. Sa fièvre se calma, et il tomba dans un lourd sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil, au zénith, dardait sur lui des rayons incandescents. Une soif ardente lui brûlait le gosier, tandis que la faim commençait à lui ténailier les entrailles.

Il essaya de se lever. Ses jambes étaient si faibles qu'il put à peine faire quelques pas, et retomba sur le sable.

Pourtant, par un effort de volonté, il parvint, au bout d'un certain temps, à se remettre debout, et s'avança en chancelant vers le bord de la mer, presque basse en ce moment.

Là, il se mit à la recherche des coquillages et réussit, en effet, à en trouver quelques-uns qui, tout en lui servant d'aliments, apaisèrent un peu sa soif.

Toute l'après-midi, il se livra à cette occupation qui éloigna momentanément de son esprit les pensées amères et déprimantes.

Mais, la nuit revint, ramenant avec elle les hallucinations et les épouvantes.

Reynard ne put goûter une seule minute de repos, de sorte qu'au matin, il se trouva encore plus brisé que la veille.

Près de 3 semaines se passèrent ainsi.

L'état de Reynard empirait de jour en jour. C'était à peine maintenant s'il lui était possible d'aller à la recherche des mollusques peu abondants sur cette plage sablonneuse, qui constituaient son unique nourriture.

Sa faiblesse était devenue extrême. Si la fièvre qui le minait l'empêchait de ressentir trop violemment la faim, par contre il souffrait horriblement de la soif, l'eau contenue dans les coquillages ne suffisant pas à le désaltérer.

Plus d'une fois, l'idée du suicide s'était de nouveau présentée avec insistance à son esprit. Mais, malgré tout, un vague espoir le rattachait encore à la vie, l'espoir d'un secours qui viendrait l'arracher à son affreuse situation.

Une après-midi, en effet, il aperçut, dans la direction du sud-ouest, un navire qui semblait n'être qu'à une faible distance de la côte.

Le misérable poussa un cri de joie : c'était le salut peut-être !

Il quitta, aussi vite que sa faiblesse le lui permettait, le fourré de broussailles où il s'abritait du soleil, et s'avança vers la mer, en faisant des signaux réitérés pour attirer l'attention du navire.

Puis, au bout de quelques instants, voyant que celui-ci continuait toujours impassiblement sa route, il eut l'idée de gagner les dunes qui se dressaient non loin de là, espérant que, sur ce point élevé, il serait plus facilement aperçu.

Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, c'était une entreprise véritablement surhumaine. Il résolut néanmoins de la tenter, et rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, il s'achemina vers les dunes.

Il mit plus d'une heure à parcourir les quatre ou cinq cents pieds qui l'en séparaient, car il était obligé de s'arrêter presque à chaque pas, le visage inondé de sueur, haletant comme s'il venait de fournir une course de plusieurs lieues.

Enfin il atteignit le pied des hauteurs. Mais, arrivé là, il s'aperçut tout à coup que le navire avait disparu !

Le malheureux avait été dupe d'un de ces mirages si fréquents sur les mers de la zone tropicale. Le bâtiment qu'il avait entrevu était, en réalité, situé au delà des limites de l'horizon.

Reynard poussa un cri terrible, et s'abattit lourdement sur le sol.

Il n'était pas mort cependant, mais lorsqu'il revint à lui, il était dans un tel état de prostration et la fièvre le secouait de frissons si intenses, qu'il se jugea irrémédiablement perdu.

Tout ce qu'il put faire fut de se traîner, pour se mettre à l'abri des morsures du soleil, dans une gorge qui s'ouvrait près de lui au milieu des dunes, à l'endroit où M. Dalmon et ses compagnons devaient le trouver quelques jours plus tard et recevoir son dernier soupir.

XIX

DERNIÈRES ÉTAPES

La mort de Reynard, dans les conditions où elle avait eu lieu, après les longues souffrances dont toute sa personne portait les traces, avait impressionné vivement M. Dalmon et tous ceux qui l'accompagnaient.

La cruelle façon dont le malheureux avait expié son crime, apparaissait comme une terrible manifestation de la justice divine, et ils ne pouvaient s'empêcher de la plaindre. Geneviève elle-même, qu'on avait vue si acharnée naguère contre l'homme qui, pensait-elle, avait voulu la tuer, eut pour lui une parole de pitié.

Aussi Julien ne rencontra-t-il aucun contradicteur, lorsqu'il proposa de rendre au mort les derniers devoirs.

La tâche était facile. Il fallut peu de temps pour creuser dans le sable une fosse, au fond de laquelle on descendit le corps, puis, sur le petit tertre dont on la recouvrit, fut plantée une croix, formée de deux bâtons fixés l'un à l'autre.

—Qu'il repose en paix ! prononça gravement M. Dalmon, je lui pardonne.

—Moi aussi, ajouta Geneviève, qui avec Jeanne se mit à genoux pour prier un instant.

Après avoir donné la sépulture aux restes de Reynard, les voyageurs se disposèrent, sans retard, à quitter ce lieu funèbre où rien ne les retenait maintenant.

Ils n'en étaient que trop certains : toute espérance de retrouver le ballon était à jamais perdue pour eux, il ne leur restait donc plus qu'à songer au retour.

Ils commençaient à revenir tristement sur leurs pas, lorsque Flinders fit remarquer qu'au lieu de suivre la route déjà parcourue, il était possible d'en prendre une autre moins longue et, sans aucun doute, moins fatigante.

—Quelle est cette route ? demanda vivement Julien. Il faut en effet que nous revenions par le chemin le plus court, mais surtout le moins fatigant.

—Ce serait, répondit le détective, de gagner Cooktown, sur la côte orientale du Queensland, d'où nous reviendrions à Rockhampton par un des petits steamers qui font le service de cette côte. Nous en trouverons facilement.

—Mais, objecta l'enseigne, pour atteindre Cooktown, il nous faudrait traverser la péninsule d'York dans toute sa largeur, et je ne vois pas que ce trajet soit plus court.

—Pardon ! nous n'aurons pas besoin d'aller à pied jusqu'à Cooktown, mais seulement jusqu'à Palmerville qui est maintenant reliée à Cooktown par un chemin de fer.

—S'il en est ainsi, déclara Julien après avoir consulté sa carte, vous avez parfaitement raison : la distance qui nous sépare de Palmerville est sensiblement moins longue que celle que nous aurions à parcourir pour regagner Junction-Station.

—Alors il n'y a pas à hésiter, conclut M. Dalmon, dont l'énergie semblait disparue avec ses dernières espérances de retrouver son héritage, prenons la route indiquée par M. Flinders. J'ai grande hâte de revenir à Sydney et surtout à Paris, d'où je n'aurais pas dû partir.

La petite troupe se remit aussitôt en marche, en s'éloignant de la mer, suivant une ligne perpendiculaire à la côte, c'est-à-dire en se dirigeant exactement vers l'est.

Pendant tout le reste de cette journée, elle chemina au milieu de terrains sablonneux, présentant tout à fait l'aspect du désert. De loin en loin seulement poussaient quelques touffes d'une herbe dure et coriace que les chevaux, faute de mieux, mangeaient avec avidité.

La chaleur était accablante et les voyageurs en souffraient d'autant plus que, leur provision d'eau étant épuisée, ils ne pouvaient étancher la soif qui les dévorait.

La situation menaçait de devenir encore plus critique, et cela d'autant plus que la tristesse avait envahi tous les esprits.

Chacun marchait en silence, absorbé par ses pensées.

Heureusement, vers le soir, les voyageurs rencontrèrent un petit ruisseau qui venait se perdre dans les sables avant d'atteindre la mer.

Ils passèrent la nuit en cet endroit et continuèrent leur route, le lendemain matin, en remontant le cours du ruisseau dont les rives verdoyantes contrastaient avec l'aridité des terrains environnants.

La tristesse alors commença à se dissiper.

Seul M. Dalmon restait morose. Il songeait avec amertume à cette fortune qu'il avait perdue d'une façon si soudaine et si étrange. La déception que lui avait causée la certitude de cette perte était trop récente pour qu'il ne la ressentit pas encore vivement.

Pourtant les caresses de sa fille et les paroles de consolation que lui adressaient Julien et le docteur, calmèrent un peu ses regrets.

—Vous avez raison, finit-il par dire, pourquoi me chagrinerai-je au sujet de cet héritage sur lequel je ne comptais pas, et dont Jeanne et moi nous n'avons nul besoin ? Nous étions heureux, nous le serons encore, je l'espère. N'est-ce pas, ma mignonne ?

Jeanne embrassa tendrement son père, ce qui était la meilleure réponse, puis elle fit observer :

—D'ailleurs, nous n'avons pas absolument tout perdu. Tu as mis de côté dans ton portefeuille pour une centaine de mille francs de bank-notes ?